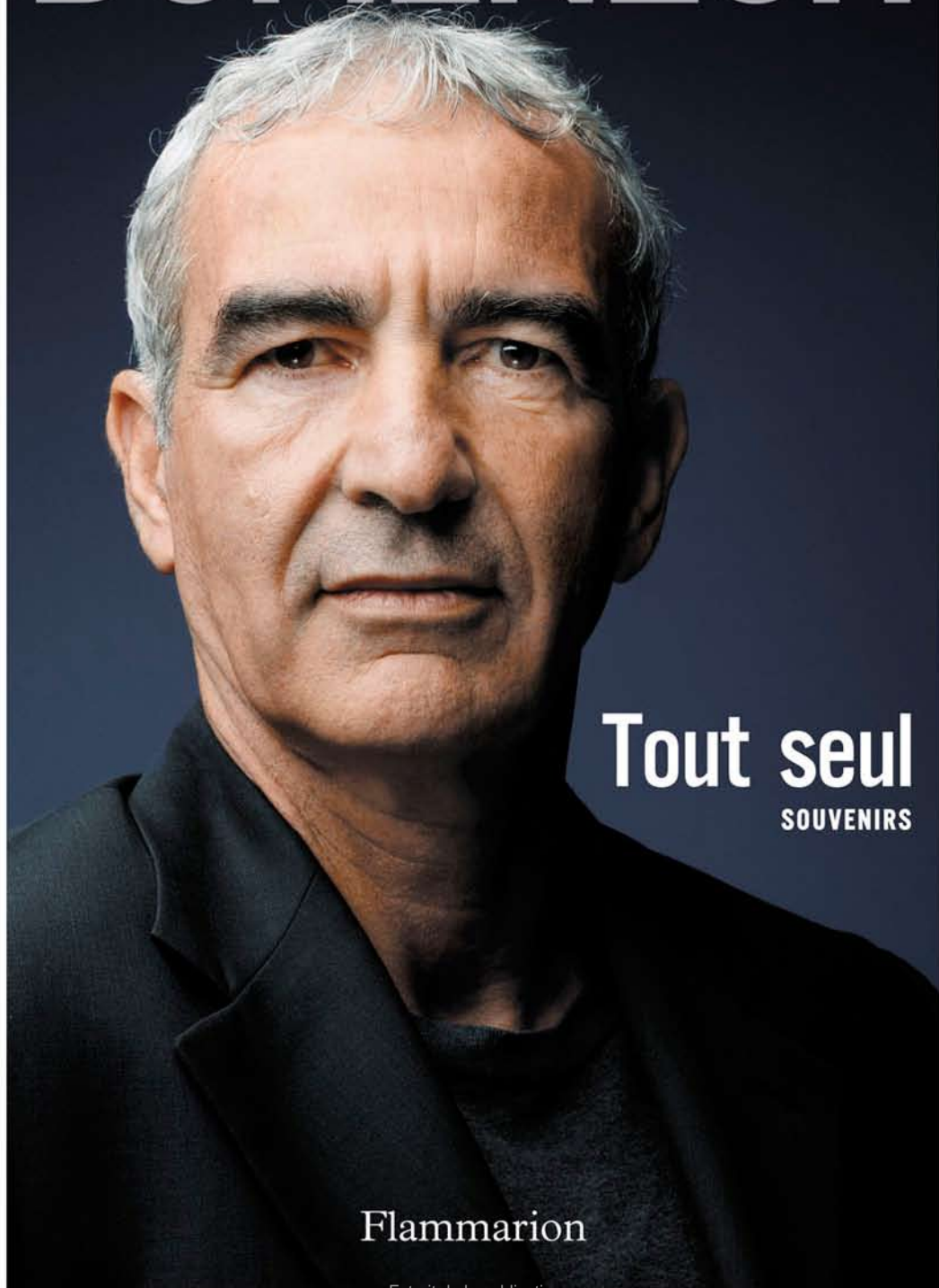


Extrait distribué par Editions Flammarion

RAYMOND DOMENECH



Tout seul
SOUVENIRS

Flammarion

Extrait de la publication

RAYMOND DOMENECH

Tout seul

Le fiasco de la dernière Coupe du monde, la grève des joueurs, l'affaire du bus... L'été 2010, Raymond Domenech l'avait rêvé autrement. Mais jusqu'ici, l'ancien coach des Bleus avait toujours refusé d'en parler. Pourtant, il avait noté dans son journal de bord chaque pensée, propos, fait, détail. Deux ans plus tard, sonne l'heure de la vérité.

Sa nomination, ses premières mesures, ses méthodes, sa tactique, ses relations avec les figures emblématiques – Zinedine Zidane, Franck Ribéry, Nicolas Anelka, Thierry Henry... – et les plus jeunes joueurs d'une génération perdue, ses rapports avec la presse, les dirigeants de la FFF... À travers cet ouvrage écrit sans langue de bois ni volonté de minimiser ses erreurs, Raymond Domenech nous plonge au cœur des surprises, des révélations comme des regrets. De la beauté du combat heureux de 2006 aux premières difficultés puis au crash de 2010, l'ancien sélectionneur n'omet rien.

Voici le témoignage d'un passionné de football qui livre tous les éléments pour que, enfin, sa vérité soit connue.

Flammarion

Extrait de la publication

Tout seul

Raymond Domenech

Tout seul

Flammarion

© Flammarion, 2012.
ISBN : 978-2-0812-6447-2

*Pour Estelle, qui a su faire front avec dignité,
grâce à qui j'ai tenu, merci mon amour.*

*Et pour mes quatre enfants, Karen, Maël,
Victoire et Merlin, mes points cardinaux
dans mon voyage au cœur de la déraison.*

Avant-propos

« PAPA, TU VAS PAS ALLER EN PRISON ? »

Tout est là. Jour après jour, ou presque. De ma nomination au poste de sélectionneur en 2004 jusqu'à l'échec de l'équipe de France à la Coupe du monde 2010, j'ai écrit sur cette histoire en marche. Même les jours où elle était boiteuse. Cela m'a astreint à me souvenir, sans le confort ou l'amnésie d'une mémoire sélective. Et si je tape avec peu de doigts, c'est avec toute ma tête... dans mes bons moments ; aussi rien ne s'évapore, ne s'évanouit, ne s'édulcore. Hélas, parfois !

De ce journal de bord remontent la tempête et l'écume d'une douleur. Relisant ces lignes, je reconnais les mots d'abord, le sentiment ensuite, juste avant d'être rattrapé par la violence du combat. À partir du deuxième ou du troisième chapitre, ce n'est pas mon histoire préférée : je connais la fin.

*

Longtemps après, je ne sais toujours pas comment nous avons pu en arriver là. Je ne sais pas comment le football et l'air du temps peuvent pousser un enfant de trois ans, mon fils, captant tout

Tout seul

ce qui lui arrive de l'extérieur comme de la télé du salon, à demander à son père, le soir où il revient d'une Coupe du monde en Afrique du Sud : « Papa, tu vas pas aller en prison ? »

J'ai souvent eu envie de hurler que c'était du foot, juste du foot. Mais on ne peut pas, parce que je sais bien que ce n'était pas seulement du foot, mais aussi autre chose.

*

Moi qui ne suis jamais surpris par la folie du monde, je l'ai pourtant été en juin 2010. Un jour, je me trouvais dans ma voiture, avec les enfants, prêt à partir en vacances en Bretagne, quand un voisin m'a appelé pour me prévenir que des photographes attendaient devant la maison. D'autres étaient en train d'installer des échelles pour voir par-dessus la haie ; bref, je ne serais jamais tranquille. Nous avons changé de destination. Au bout d'une centaine de kilomètres, je me suis rendu compte que nous étions suivis. C'était la même voiture que moi, et cela faisait trois fois que je la voyais depuis la porte d'Orléans : un paparazzi à nos trousses ! D'où la publication, cet été-là, du cliché inoubliable et indispensable d'un type mal rasé en train de faire le plein d'essence sur une aire d'autoroute ! Nous avons semé le photographe en profitant d'un rond-point pour nous cacher sous un pont ; comme dans un film. Les enfants demandaient ce qui se passait. Je leur répondais que ce n'était rien, juste un jeu ; mais ils voyaient bien que nous n'avions pas le cœur à jouer.

Finalement, ma famille et moi avons trouvé refuge dans la maison de Francis Graille, l'ancien président

Avant-propos

du PSG, près de Clermont-Ferrand. Pourtant lui-même exposé médiatiquement, à l'époque, en raison de problèmes liés au club parisien, il a eu la générosité de nous proposer une semaine loin du monde. Francis et son épouse Florence peuvent me demander ce qu'ils veulent, ce sera toujours oui.

Cet été-là, l'invitation de Charles Biétry (qui a lui-même connu le lynchage médiatique lorsqu'il se trouvait à la tête du PSG) et de sa femme Monique à passer quelques jours sur un bateau au large des îles bretonnes, avec les enfants, nous a aussi fait un bien immense. Ces quatre journées merveilleuses, au milieu du désordre, furent un soulagement. Et voir deux anciens présidents du PSG se transformer en bouées de sauvetage dans une sorte d'élan confraternel, comme si une communauté des meurtris du football existait, je ne l'oublierai jamais.

*

Ce sont – donc et aussi – les questions de mes enfants qui me poussent à expliquer, aujourd'hui ; ou plutôt à essayer d'expliquer, de la même manière que j'ai tenté de comprendre. Expliquer comment un groupe de sportifs de haut niveau se détraque au point de voir ses performances s'amoinrir et la qualité de son jeu se paralyser. Essayer de comprendre comment, au fil des années, la différence entre le message que je m'efforçais de transmettre aux joueurs et la manière dont il a été reçu est allée grandissante, au point de devenir un fossé.

Je voudrais expliquer pourquoi cela peut arriver, et pourquoi c'est arrivé. Expliquer comment les attaques qui viennent de l'extérieur vous diminuent,

Tout seul

décrire l'usure du pouvoir, l'érosion inéluctable de votre énergie et de votre lucidité. Quand je relis mes notes, j'y retrouve d'abord, et pendant des années, la trace d'un beau combat. Et puis je constate au fil des lignes qu'il cesse progressivement de l'être, et que j'avais fini par en écrire au jour le jour la fin inexorable et prochaine. La vérité – que je dois aux lecteurs autant qu'à moi-même – tient donc dans cette interrogation montant au gré des pages : pourquoi avoir continué ?

Je sais combien cela paraît incompréhensible de l'extérieur. Ça l'est aussi, parfois, de l'intérieur. Si j'avais seulement pensé à mon intérêt et à mon image, j'aurais dit stop. Mais mon problème est de n'avoir jamais raisonné en terme d'image. J'ai toujours su que j'avais tout à gagner en quittant mon poste et tout à perdre en continuant ; mais je n'arrive pas à renoncer, je ne sais pas faire, je dois toujours m'accrocher, même lorsque le match est perdu. Je me suis régulièrement posé la question du départ entre 2006 et 2010, mais à chaque fois que je me sentais vaciller, un signe d'espoir me tirait de mes doutes et me ramenait au combat.

*

Dans la relecture de ces années brûlantes, je préfère les pages qui mènent à la finale de la Coupe du monde 2006 à celles qui me ramènent à la douleur et à la colère de la Coupe du monde 2010. Je me souviens qu'en 2006 j'étais aux portes du paradis ; et je sais qu'en 2010 personne ne m'a arrêté devant celles de l'enfer. On m'y aurait plutôt poussé. Et

Avant-propos

je les ai franchies pour consumer mes regrets, mes remords parfois.

Quand je traverse ces six années en faisant défiler les jours, je constate que les bonheurs fugaces et les tristesses durables ne s'annulent pas en un sentiment tiède mais se superposent et font de ce journal un objet animé. La haine, par exemple, est un sentiment remarquablement vivant. Je l'enfouis, mais elle remonte, pour un mot, une phrase, une scène arrachée à l'oubli et à la douleur de ce passé bleu ; une haine qui me donne envie de taper dans le tas. Mais mon principal problème était de ne pas savoir par qui commencer.

*

Ce livre contient ma vision des événements. C'est une vision subjective – d'ailleurs je suis à peu près sûr qu'il s'agit là d'un pléonasme –, et j'assume l'éventualité qu'elle soit faussée, tronquée même. Mais voilà ce que j'ai vécu, au jour le jour ; voilà la manière dont je l'ai vécu et ce que je ressens aujourd'hui.

Mon objectif est d'essayer de raconter comment on passe d'une finale de Coupe du monde à un bus de grévistes. Je veux l'écrire parce que c'est – aussi – une manière de chercher à comprendre. Du reste, l'Euro 2012 m'y a aidé. Il m'a déçu, comme tous ceux qui aiment le football et l'équipe de France, mais, d'une certaine manière, il m'a également apaisé. Cet Euro m'a en effet permis de réaliser que le football français était capable de rencontrer des problèmes... sans moi ! Comme à mon époque, Laurent Blanc a été confronté aux limites sportives

Tout seul

et comportementales de son groupe. Dès lors, si je ne suis plus le seul, c'est que je reviens dans la norme, et qu'il est temps de redevenir un entraîneur normal. Mais formuler cette phrase toute simple a nécessité un cheminement long et douloureux.

*

Je ne sais pas vraiment comment nous en sommes arrivés là, mais je sais d'où je viens. D'ailleurs, j'y suis retourné. Je viens d'une enfance en ballon. D'une pelouse au milieu des immeubles du quartier des États-Unis, à Lyon, pelouse bien plus petite que dans mes souvenirs ; je me demande même comment on faisait pour jouer à vingt-cinq ou trente sur cet espace-là.

Je viens d'un temps où, lorsqu'on jouait un match le dimanche matin, je me levais en pleine nuit pour mettre mon short et mes chaussettes de foot et me recouchais comme ça sur mon lit, afin d'être sûr de ne pas arriver en retard et rêvant de devenir pro. Et je le suis devenu parce qu'on m'a dit que faire ce que j'aimais le plus pouvait se transformer en métier. Alors que j'aurais joué pour rien, me contentant de demander l'heure du départ.

Eh bien il me reste quelque chose de cette passion, même si je ne sais pas encore quoi. J'ai l'impression de faire l'inventaire après la tempête. Probablement le football ne m'a-t-il pas toujours reconnu – j'aurais d'ailleurs souhaité qu'il m'oublie parfois –, mais la vérité est que je ne l'ai pas toujours reconnu non plus. Ce livre raconte aussi cette perte.

Prologue

DERRIÈRE LES RIDEAUX

Knysna, Afrique du Sud, dimanche 20 juin 2010, milieu d'après-midi.

Je me revois l'avant-veille dans les vestiaires, juste avant notre deuxième match de la Coupe du monde contre le Mexique. Et je ne me reconnais pas. Pendant l'échauffement, j'éprouvais le sentiment d'être en marge, ailleurs, ne sentant rien, n'anticipant rien, à la fois tendu par l'enjeu à venir et sans réelle prise sur lui. Même sur le terrain, j'ai peiné à m'arracher à ce sentiment d'irréalité. Pendant les hymnes, face à nous, les photographes tendaient à me couper du monde et du terrain, celui où se jouait notre avenir. Je n'en pouvais plus de la comédie qui durait depuis des mois ; de ces dizaines d'objectifs qui cherchaient sans cesse à voler quelque chose de nous-mêmes, un regard, un geste. Je savais que le sens de ces photos ne viendrait qu'après, en fonction du résultat.

Nous avons perdu (0-2), mais notre défaite ne disait pas tout. On peut sortir d'une défaite grandie par la bataille, mais face au Mexique, nous avons perdu sans grandeur.

Tout seul

Et puis cette scène, à la mi-temps, dans le vestiaire ; entre le sélectionneur de l'équipe de France que j'étais pour quelques jours encore, ou plutôt son fantôme, et Nicolas Anelka, ou plutôt son ombre. Quarante-huit heures après Mexique-France, en ce dimanche, cette scène avait laissé plus de traces que la défaite.

Le soir même, face à mon écran d'ordinateur, je ne suis pas parvenu à trouver les mots pour décrire la situation, sans doute parce que je n'arrivais pas à comprendre. Devant les joueurs, j'ai continué à essayer de faire bonne figure, d'incarner une autorité, d'indiquer une direction et de ne surtout pas baisser les bras. Mais c'était un masque et un rôle. Le soir, dans ma chambre, une fois ôté ce masque qui cachait de moins en moins mon désarroi aux yeux du monde comme de mes joueurs, me restait juste le sentiment d'être au fond du trou, épuisé, vidé, laminé.

*

Après l'incident, j'avais annoncé, la veille, que Nicolas Anelka s'était de lui-même exclu du groupe et que sa Coupe du monde était terminée. Mais après qu'il avait refusé de présenter les excuses publiques demandées, la Fédération a décidé de l'exclure et cette sanction a mis le feu aux couloirs du Pezula, notre hôtel de Knysna. Les joueurs ne l'ont pas supportée. Malheureusement, ils avaient beaucoup mieux accepté la défaite face au Mexique.

Tout au long de ce samedi, les membres du staff ont tenté de ramener à la raison une équipe précipitée dans la crise par sa défaite et par la fuite brutale

Prologue

de l'information dans la presse. Car ce samedi matin, la « une » de *L'Équipe* affichait sur huit colonnes ma photo et celle d'Anelka accompagnées de la phrase : « Va te faire enculer, sale fils de pute. » J'ai ressenti le choc de cette « une » et de cette histoire avec une violence inouïe. Mais j'ai vite compris que les joueurs étaient moins affectés par le scandale que par sa révélation.

En période de crise, on cherche d'impossibles réponses à de mauvaises questions. Au sein du groupe, une interrogation tournait en boucle : qui était la taupe ? Cette affaire de vestiaire qui n'aurait jamais dû devenir publique se transformait aux yeux de certains joueurs en un sujet grave mettant en jeu leur honneur et la solidarité qui les lie par principe. Ils s'acharnaient à en convaincre les autres. La contagion de la solidarité avait pourtant, là encore, moins opéré sur le terrain où on l'aurait pourtant attendue. Telle était alors l'atmosphère de branle-bas de combat qui agitait tous les étages du Pezula.

Je ne suis pas parvenu à réduire la tension ; la distance s'est creusée d'heure en heure entre les joueurs et les membres du staff technique. Ce dimanche matin, lorsque nous nous approchions d'eux, leurs regards se baissaient et ils cessaient de parler. La communication était coupée. En milieu d'après-midi, celui qui n'aurait pas vu que quelque chose se préparait aurait été aveugle.

Qu'est-ce qui se préparait ? Nous étions sans réponse, mais pas sans pronostics, parfois révélateurs. Le président Escalettes n'avait qu'une crainte : que les sportifs refusent de saluer le public venu assister à l'entraînement, parmi lequel des

Tout seul

enfants du *township* de Knysna, conviés à la fête. C'était son cauchemar : des caméras filmant la scène. Je ne l'ai pas dissuadé, n'ai rien dit. J'ai seulement pensé que si les Bleus se limitaient à ce coup d'éclat, tout irait presque bien. Mais j'avais du mal à croire à un scénario minimum, déclaration de principe ou simple grève des signatures.

*

Ce dimanche matin, en quittant le plateau de Téléfoot, j'ai croisé Patrice Evra. Rien de ce qu'il ne m'a déclaré ne m'a rassuré. Au contraire.

« Par respect pour l'équipe je ne peux rien vous dire, coach ; mais il faut que vous sachiez qu'on va faire quelque chose pour Nico. »

Je l'ai alerté sur les conséquences incalculables que pourrait avoir une action d'ampleur et l'ai exhorté à y réfléchir, avec l'ensemble du groupe. Mais j'ai parlé dans le vide, comme si souvent face à ces garçons avec lesquels le contact était rompu.

En me dirigeant vers le bus, j'ai croisé Hugo Lloris. Et tenté d'en savoir plus. C'est un garçon intelligent et équilibré, avec lequel j'ai toujours entretenu des rapports francs.

« Vous nous préparez quoi, au juste ? »

Il ne m'a pas répondu ; juste soupiré. Cela m'a donné une mesure inquiétante de ce que je pressentais sans parvenir à lui trouver un nom. Je voulais en savoir plus, mais ne pouvais lui poser une question directe, il se serait refermé.

« Et toi, tu en penses quoi ? »

— Qu'on va passer pour des cons !

Prologue

— D'accord. Et tu ne vas rien faire pour essayer de contrer le mouvement ? Ça ne te gêne pas de passer pour un con, comme tu dis ?

— Vous savez bien que c'est difficile de se désolidariser du groupe...

— Oui et non. Quand on se prépare à faire une connerie collective, il suffit qu'un seul arrête pour que les autres comprennent. »

Il a hoché la tête, sans répondre. Nous arrivions au bus et le doute n'était plus permis : le drame n'allait pas tarder à éclater.

J'ai tenté un dernier geste, comme une bravade, pour sauver la situation qui m'échappait. Je me suis placé devant l'entrée du bus et j'ai regardé dans les yeux chacun des joueurs qui passaient devant moi. Ce n'était pas mon habitude, mais je voulais donner à ce moment une dimension plus grave, leur montrer que je n'étais pas dupe. J'ai espéré jusqu'au dernier qu'un seul accroche mon regard et ait le courage d'entamer la conversation. Mais ils ont tous défilé sans un mot, sans lever la tête, comme ils le faisaient depuis deux jours.

J'ai éprouvé un soulagement – furtif et naïf – lorsque j'ai vu que l'équipe au complet était montée dans le bus. Le fait que certains joueurs soient en baskets, sans leurs chaussures à crampons, ne m'a pas alerté : comme d'habitude, ils n'avaient pas dû les sortir de leur sac. Et puis, Thierry Henry tenait les siennes à la main – un bon signe ; s'il avait décidé de venir à la séance d'entraînement, c'est que la totalité du groupe le suivait. Ce que je ne savais pas, c'est qu'il passait aux yeux de plusieurs de ses coéquipiers pour la « taupe » du groupe, celui qui aurait raconté la séquence du vestiaire à *L'Équipe*,

Tout seul

suspicion gratuite bien sûr mais, à leurs yeux, il était grillé et son aura avait disparu dans les flammes. Il aurait pu porter les chaussures de toute l'équipe à la main que cela n'aurait, en fait, rien signifié.

Le bus a démarré dans le silence. Pour atteindre le terrain d'entraînement en contrebas, il ne fallait que quelques instants. À l'arrivée, j'ai demandé au chauffeur de ne pas ouvrir les portes. Ayant toujours eu du mal à accepter la défaite sans me battre, j'ai pris la parole, sans savoir vraiment où j'allais, et si la situation était encore rattrapable. Je voulais juste essayer, une dernière fois.

« Je ne sais pas trop ce que vous préparez, les gars, leur ai-je dit. Simplement je veux vous expliquer quelque chose : avant d'entreprendre quoi que ce soit, pesez bien les conséquences de vos actes. Dans quelques instants, vous allez être mitraillés par les journalistes qui vous attendent sur la butte surplombant le stade. Tout ce que vous ferez, tout ce que vous direz, sera aussitôt diffusé sur les écrans du monde entier et des millions de gens vous décorqueront, vous jugeront, vous encenseront ou vous descendront en flammes. J'espère que vous en avez conscience. Vous avez donc le devoir de rester fiers et dignes, parce que vous portez sur la poitrine le symbole de la France, et que des millions de gens vous regardent sur leur télé. C'est pourquoi je vous répète que nous n'avons qu'une chose à faire : rester concentrés sur la seule chose qui compte, le match d'après-demain contre l'Afrique du Sud, notre ultime chance d'arracher la qualification. Le reste ne doit même pas exister à nos yeux. »

Seul le silence m'a répondu. J'ai laissé s'écouler quelques secondes pesantes avant de reprendre :

